

Lettre de
l'ACADEMIE *des*
BEAUX-ARTS

INSTITUT DE FRANCE



*Les hommes
en vert*

*Entretiens avec
des membres de la
section de Peinture de
l'Académie des
Beaux-Arts.*

numéro 11 été 1997

Editorial

À travers ses premières éditions, cette *Lettre* s'est attachée à présenter l'Académie des Beaux-Arts, son histoire, sa mission, à faire découvrir ses différentes fondations et les autres lieux où s'exerce son action. Au fil des prochains numéros, nous poursuivrons cette exploration en rencontrant un à un les membres des différentes sections qui la composent. Chacun d'entre eux sera invité à exprimer ses opinions, ses attentes et ses propositions par rapport à l'Académie, à son fonctionnement interne et à son implication dans le

Ouvrir le dialogue...

champ artistique et culturel contemporain. Vaste chantier que nous ouvrons ici en commençant par la section de Peinture. Un feuillet inédit, en sept épisodes, qui vous permettra, nous l'espérons, de mieux percevoir la richesse d'une compagnie qui réunit en son sein des personnalités artistiques très différentes à tous égards. Nous leur donnons donc ici la parole, ils nous livrent leurs doutes et leurs espoirs, et par là traduisent mieux que tout discours la réalité vivace d'une institution trop souvent cantonnée à la pérennité de la tradition. Cette volonté d'ouverture a été clairement affirmée par le Secrétaire perpétuel Arnaud d'Hauterives... en voici déjà un signe fort. Ouvrir le dialogue, comme on ouvre les portes, pour faire entrer les regards, les mots... et les gens.

sommaire

- page 2
Editorial
- page 3
Réception sous la Coupole :
Federico Zeri
- pages 4 à 13
Dossier :
Les hommes en vert
- page 14
Communication :
Angkor et dix siècles
d'art khmer
- page 15
Communication :
Le volontarisme culturel de
la monarchie de juillet
- page 16
Communication :
Pour une refondation
de la politique
du Patrimoine
- page 17
Brèves
- page 18
Prix et concours
- page 19
Grand Prix d'Architecture
- page 20
Calendrier de l'Académie /
Membres de l'Académie
des Beaux-Arts

Réception sous la Coupole

**Federico Zeri,
historien d'art, reçu par
Arnaud d'Hauterives,
Secrétaire perpétuel,
le 23 avril 1997**

Elu le 5 avril 1995 dans la section des membres associés étrangers, au fauteuil précédemment occupé par Richard Nixon, Federico Zeri est né le 12 août 1921 à Rome.

De son père, médecin très connu qui enseignait à l'Université de Rome, Federico Zeri avoue avoir pu apprécier son "admirable indépendance d'esprit".

Après avoir commencé des études de chimie et de botanique - science qui le passionne toujours - il décide de s'orienter vers les Lettres et, en 1943, s'inscrit auprès du grand professeur d'histoire de l'art Pietro Toesca pour soutenir une thèse sur un peintre méconnu du maniérisme, Jacopino del Conte.

Pendant l'occupation allemande de Rome, il est arrêté et emprisonné. Il est sorti de son aventure grâce à l'aide inespérée d'un ancien patient de son père. C'est à Pietro Toesca qu'il doit, en 1946, sa première rencontre avec le monde artistique romain, cénacle d'esthètes et d'historiens d'art où il noue de nombreuses amitiés et relations, notamment avec Roberto Longhi et Bernard Berenson.

La même année, il devient Inspecteur des Biens Culturels auprès de l'Administration des Beaux-Arts et, en 1948, directeur de la Galerie Spada qu'il parvient à remettre en son état originel du 18e après en avoir établi le catalogue des collections.

C'est à cette période qu'il commence à constituer sa photothèque, aujourd'hui la plus grande archive d'art italien.

En 1952, il quitte l'Administration des Beaux-Arts et, après deux années terribles malgré l'aide inattendue d'un grand antiquaire de Florence, il connaît la période la plus active, la plus mobile socialement de son histoire : l'accès aux collections histo-



riques et aux galeries d'antiques oubliées aura une incidence directe sur son présent et transformera le cours de toute son existence.

Il est appelé par Vittorio Cini pour le conseiller dans l'organisation de ses collections rassemblées au château de Monselice puis, Jean-Paul Getty lui demande de participer, en qualité de *trustee*, à l'édification à Malibu d'un musée qui devait être la copie de la Villa dei Papiri à Pompéi.

Le Metropolitan Museum de New York, et ensuite la Walters Arts Gallery de Baltimore chargent Federico Zeri de dresser leurs catalogues des peintures italiennes.

En 1963, Sydney Freedberg l'invite en tant que *visiting professor* à l'Université de Harvard, où il donne un cours sur le XVIe siècle italien. Au bout de deux ans, l'Université de Columbia l'invite à son tour.

Se considérant lui-même comme un "chercheur" atypique, Federico Zeri vit depuis 1967 à Mentana, près de Rome, soucieux de son indépendance et désireux de ne pas s'engager dans une polémique où le conduiraient,

vraisemblablement, certaines de ses convictions (celle, par exemple, qui le fait refuser d'attribuer à Giotto les fresques de la vie de Saint-François à Assise).

A l'invitation du quotidien *La Stampa*, il écrit de nombreux articles de critique culturelle, des billets d'humeur, des chroniques polémiques : cette tribune lui permet de dénoncer quelques faux (les Modigliani en particulier).

Actuellement Vice-Président du Conseil Supérieur du Ministère des Biens Culturels Italiens, il participe à de nombreuses émissions culturelles à la radio et à la télévision italiennes et françaises.

Il a fait partie du comité de rédaction de l'ouvrage en dix volumes *La Pittura in Italia* (1988-1992) et il a dirigé la rédaction des deux volumes de la *Natura Morta Italiana* (Electa, Milan, 1989).

Les publications multiples, livres d'art, catalogues, articles, essais (nombreux titres traduits en français) de ce spécialiste de la Renaissance italienne font référence dans l'histoire de l'Art.

les HOMMES en VERT

Les sections qui constituent l'Académie des Beaux-Arts sont au nombre de 7. Mais qui sont leurs membres, ces hommes vêtus de vert, porteurs d'un uniforme et d'une épée, garants d'une tradition qu'ils s'efforcent aujourd'hui de faire évoluer, et en même temps soucieux d'inscrire l'Académie des Beaux-Arts dans la modernité en posant au sein de cette vénérable institution les grandes questions qui agitent le monde artistique à l'aube du XXI^e siècle ?

Comment, pourquoi sont-ils entrés à l'Académie, quelles y sont leurs actions, leurs aspirations, leurs propositions, leurs contradictions ?

Au fil des prochains numéros de la *Lettre*, section par section, nous vous proposons de les rencontrer, de les écouter. A chacun d'entre eux nous avons posé cinq questions, les mêmes et dans le même ordre. Avec bienveillance, gentillesse, agacement ou enthousiasme, la plupart ont accepté d'y répondre. Premier épisode de ce feuilleton inédit : la section de Peinture. A suivre...

Les questions aux membres de l'Académie des Beaux-Arts :

1. Pourquoi êtes-vous entré à l'Académie des Beaux-Arts ?
2. Que représente l'Académie des Beaux-Arts aujourd'hui, quelle position occupe-t-elle dans le monde artistique et culturel ?
3. Quelles sont vos attentes par rapport à l'Académie des Beaux-Arts ?
4. Quelles sont vos propositions d'évolution pour l'Académie des Beaux-Arts ?
5. Pourquoi peignez-vous ?

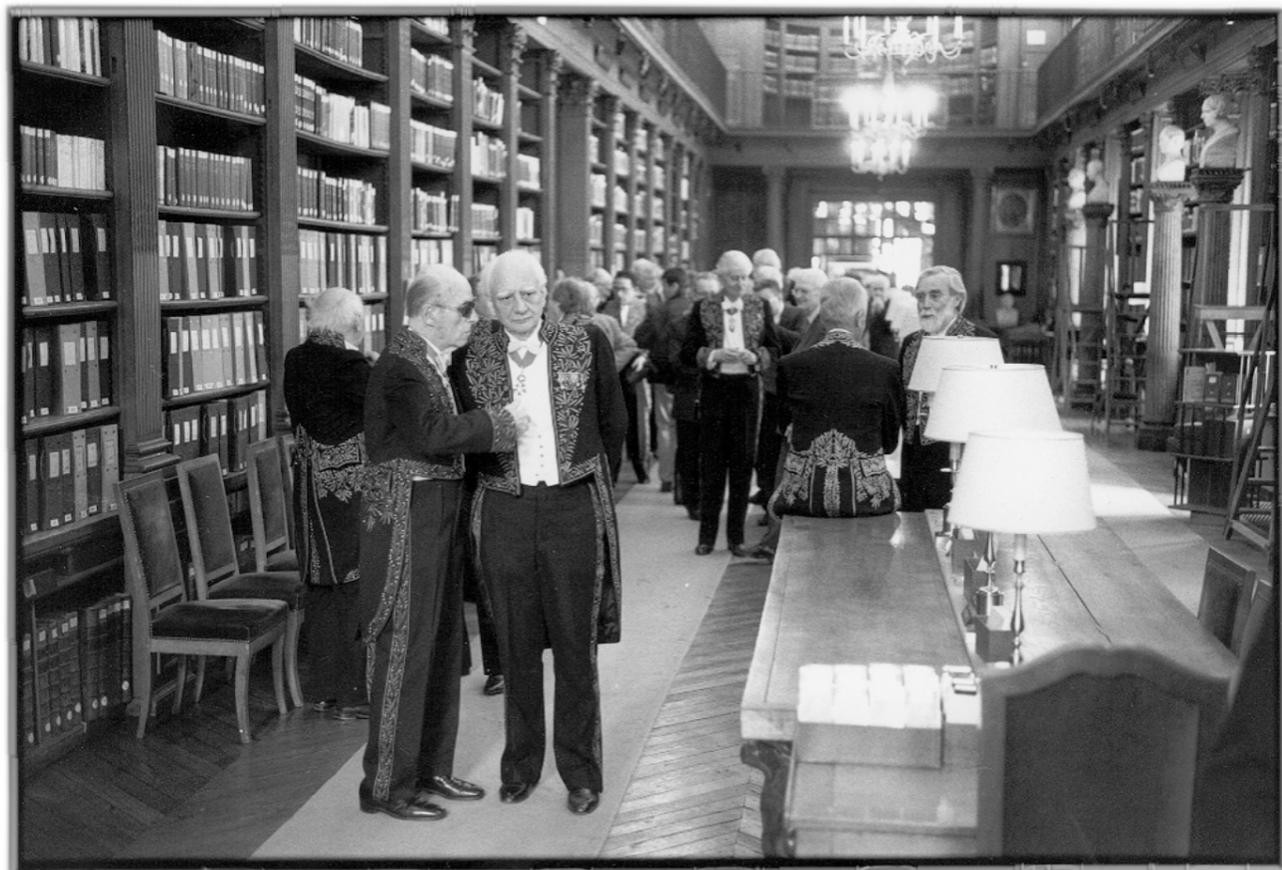


Pierre CARRON

1) Pour être moins seul. J'avais l'impression qu'en entrant à l'Académie j'allais trouver un consensus autour des idées que je défendais depuis longtemps dans le domaine de l'enseignement. Par exemple, un point de vue très particulier : la relation au musée comme étant fondamentale à la mémoire. Je suis un provincial, je viens d'une région où il y a eu beaucoup de peintres, l'estuaire de la Seine ; après mes études, j'ai obtenu le prix de Rome, puis j'ai été enseignant à l'École des Beaux-Arts et à ce moment de ma vie il me paraissait tout à fait plausible d'entrer à l'Académie, pour continuer cette carrière qui avait commencé de façon académique. Je suis naturellement attaché aux institutions, j'aime les formes. J'ai toujours développé une position académique dans mes choix, il me paraissait donc logique d'entrer dans cette maison pour prolonger cette démarche.

2) C'est avant tout une institution républicaine - ce n'est pas un club privé -, d'ailleurs la garde nationale nous salue comme pour nous encourager à porter une épée et un uniforme, donc nous sommes en quelque sorte mandatés.

A l'origine, nous avons eu des responsabilités très simples, celles de l'enseignement et de la mise en place de tout ce qui pouvait susciter, favoriser, valoriser la création artistique de façon à ce que la nation dispose, par rapport aux autres pays, d'un rayonnement culturel fantastique. Nous nous sommes donc rebranchés sur l'Italie et sur l'Antiquité, où tout avait commencé. La villa Médicis était le lieu où on pouvait envisager ce qu'avait été l'extraordinaire création de Rome. Cette responsabilité de former des artistes pour le pouvoir, cette tâche fantastique nous a été retirée et lorsque le Ministère de la Culture a créé la Délégation aux Arts Plastiques de l'avenue de l'Opéra, l'Académie des Beaux-Arts a immédiatement été mise à l'écart. Du coup, son rôle devient très ambigu, par cet aspect à la fois indépendant, privé, marginalisé et



national, républicain ; elle a en outre perdu une de ses fonctions essentielles, celle de conseil de la nation, à partir du moment où une délégation se préoccupe des questions qui traditionnellement étaient de son ressort.

3) L'Académie peut être envisagée comme un lieu forcément très indépendant qui non seulement débattrait de questions importantes qui touchent à l'actualité mais aussi



proposerait une moralisation de la culture très différente de celle émanant du Ministère. Différente dans la mesure où analysant les phénomènes contemporains de la culture, elle pourrait émettre des avis moins liés à la mode et au pouvoir. Ici nous sommes libres (par rapport à l'état - l'argent public - et aux marchands - l'argent privé) de nos choix, bien qu'ils soient influencés par les phénomènes médiatiques très puissants qui traversent le champ culturel.

4) En entrant à l'Académie des Beaux-Arts, j'espérais que des consensus se feraient entre les individus qui la composent. Je souhaiterais que nos points de vue sur l'art soient débattus, que nous nous accordions pour défendre une position qui soit plus construite, plus formée, d'un ordre plus philosophique que circonstanciel, et que nous abordions les grandes questions qui sont en crise, ces questions de fond qui sont presque d'ordre moral : que représente aujourd'hui la notion du "beau" ? Pouvons-nous encore

employer ce terme, en contradiction totale avec ce monde dans lequel nous vivons et qui depuis longtemps a pris de la distance par rapport à cette notion un peu antique ? Ou bien : qu'est ce qui est essentiel dans la formation d'un artiste ? Comment peut-on interroger, explorer le rapport à l'œuvre d'art ? Quelle est la nature de cet univers ? Qu'est ce que ça veut dire, "faire de l'art" ? De quoi s'agit-il ? Comment apprendre ce langage particulier des formes, découvrir le

potentiel d'avenir qui est enfermé dans les œuvres du passé ? Comment regarder l'œuvre d'art au-delà des apparences ? Autant de questions toujours actuelles et fondamentales que je souhaiterais voir aborder au sein de cette Académie des Beaux-Arts.

5) C'est très simple : à cause de ce sentiment absurde, tout à fait illogique mais profond, d'appartenir à une famille morte. Pour répondre à un désir à la fois très vague et violemment impulsif. On ne peut pas faire autrement que de chercher l'image. Il ne s'agit pas de projeter de grandes choses qu'on aurait dans la tête, parce que si on les avait on les raconterait, on n'aurait pas besoin de les voir. De les voir nous surprendre et en même temps nous faire ressouvenir de choses oubliées, enfouies. Peindre, ce n'est pas un exercice matériel. On sait très bien que ça ne sert à rien. Mais on continue tout de même. Des gens presque aveugles conti-

nent à travailler, Degas pour ne citer que lui, un exemple hors-académie ! Malgré la difficulté, il y a ce désir puissant qui nous y fait toujours retourner... La peinture sans cesse nous est ancrée, il n'y a aucun désir de gloire, aucune soif de succès parce que quand vous avez une juste notion de l'art, par la fréquentation des musées, vous savez bien que jamais vous n'atteindrez le moindre accès à la qualité de ce que vous pouvez voir à Venise ou à Rome... Vous êtes sans répit confronté à ce problème : être à la hauteur. Vous savez que vous n'y êtes jamais et cependant vous avez toujours l'espoir insensé de quand même appartenir à cette chose un peu vague et mystérieuse. Et je crois que c'est là le fondement du plaisir : l'appartenance à un grand rêve.

Ci-dessus :
Elle regarde, huile sur toile,
200 x 177 cm, 1986,
Collection Pierre Loeb

1) Par hasard et par contact amical, poussé par Daniel Wildenstein. Je ne connaissais pas du tout l'Académie qui me semblait lointaine, inaccessible, mais il m'a permis de rencontrer les académiciens, de me rapprocher d'eux, et d'entrer ainsi au sein de la plus grande institution artistique de France.

2) Il y a d'une part un art officiel, soutenu par l'Etat, qui encourage certains artistes, et d'autre part l'Académie qui se situe autrement, qui reste en dehors de ces courants.

Même si l'Académie est et reste une institution nationale, elle ne compte pas que des artistes "académiques", il y a tout de même des gens comme Hartung, des modernes qui y sont entrés... mais elle n'est hélas pas très bien considérée.

3) Je souhaiterais que l'Académie des Beaux-Arts soit plus active, plus combative, plus engagée dans l'évolution actuelle de l'art, qu'elle prenne des positions nettes, qu'elle soit à nouveau, comme lors de sa création, un interlocuteur reconnu et écouté, qu'elle sorte de sa marginalité pour retrouver une implication réelle dans les questions qui agitent le monde artistique aujourd'hui. Nous sommes trop réservés.



Esquisse pour
Le canon,
huile sur toile, 1972,
Collection de l'artiste



Jean CARZOU

4) Il lui faudrait multiplier les prises de parole et les déclarations publiques. Il lui faudrait à toutes les occasions élever la voix pour contribuer à définir ce qu'est l'art aujourd'hui, être plus combative pour faire entendre ses conceptions. Concrètement, cela passe par l'organisation d'expositions pour montrer ce qu'est réellement la création artistique de ses membres – trop souvent perçus à tort comme des "pompiers" – et l'émission de déclarations concernant les événements de la vie artistique au sens large.

5) Parce que c'est le sens de ma vie, c'est mon moyen de m'exprimer, d'ailleurs je ne sais rien faire d'autre que de la peinture. C'est inné, je n'ai au départ pas du tout "voulu" être peintre. J'ai obtenu une bourse pour étudier l'architecture, mais c'est la peinture qui m'attirait. Ce n'est pas un métier qu'on choisit, c'est ce métier qui vous choisit.



Les rondes bosses,
peinture sur plaque d'acier,
207 x 168 cm
Collection de l'artiste

finalment refusé de donner les trois grands prix que nous avions prévus, parce que le niveau général n'était à nos yeux pas suffisant. Il faut développer tous azimuts ce genre d'actions qui visent à aider les jeunes artistes à faire connaître leur travail lorsque cela en vaut la peine.

4) Je crois que l'organisation de l'Académie fonctionne plutôt bien. Les règlements, statuts, certaines habitudes existent depuis longtemps, et nous sommes là pour perpétuer la tradition tout en la faisant évoluer en accord avec

1) J'ai d'abord été contacté par l'architecte Henry Bernard, que j'admirais beaucoup, et à l'époque je n'ai pas accepté parce que j'aurais succédé à des artistes pour lesquels je n'avais pas d'affinités. Un jour s'est libéré le fauteuil d'Hartung, qui était un très vieil ami ; depuis la fin de la guerre nous faisons partie de la même équipe, nous nous battions pour l'art abstrait, avec Schneider, de Stael, Poliakov etc. Après sa mort, j'ai donc accepté de lui succéder. Symboliquement, je trouvais bien qu'un ami succède à un ami, et qu'à un peintre romantique succède un peintre construit et rationnel.

2) L'Académie des Beaux-Arts occupe une position importante grâce aux prix que nous décernons, aux candidats que nous sélectionnons pour la Casa de Velasquez par exemple... ainsi nous sommes toute l'année en contact avec des jeunes artistes. Nous attribuons pas moins de 6 millions de francs par an !

La pratique assidue des jurys nous procure une certaine agilité d'esprit et développe notre pertinence pour discerner chez les jeunes artistes l'émergence du talent, pour reconnaître et apprécier la qualité de leur travail. Dans le cadre de ces jugements, la discussion entre nous est libre et enrichissante, nous dépassons sans peine nos divergences artistiques personnelles.

Je vais moi-même dans les galeries pour tenter de repérer des jeunes artistes intéressants et les encourager à concourir pour nos différents prix ou à présenter leur candidature pour la Casa de Velasquez. C'est ma contribution personnelle pour aider ces jeunes à faire connaître un travail de qualité souvent confidentiel. Même si ce n'est pas ma section, je fais la même chose pour l'architecture : je contacte les professeurs de l'Ecole du Boulevard Raspail et des ateliers de Belleville pour leur faire comprendre l'importance symbolique (et aussi financière) de notre grand prix d'architecture. J'espère ainsi contribuer concrètement à lutter contre les préjugés qui trop souvent s'attachent aux propositions de notre Académie.

le monde contemporain. Ainsi, par rapport au 19^e siècle, le nombre de peintres a diminué, nous avons créé la section des arts de l'audiovisuel, intégré le cinéma, et la section des membres libres regroupe des personnes diversement impliquées dans la vie artistique aujourd'hui : mécènes, historiens d'art, collectionneurs, nouveaux créateurs...

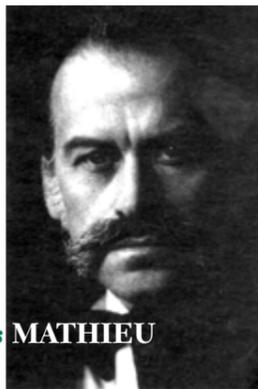
5) J'ai toujours peint, depuis mon enfance, il n'a jamais été question pour moi de faire autre chose que de la peinture. Mon père était ingénieur et m'a orienté vers l'architecture, j'ai fréquenté (comme élève libre) un atelier d'architecture pour préparer le concours d'entrée, mais en fait j'allais surtout dans les ateliers de peinture, je savais que là était ma place.

J'ai continué à faire de la peinture malgré tout, et à l'époque ce n'était pas facile, devenir abstrait à Paris, surtout dans les années 43-45 ! Les critiques d'art de cette époque étaient vraiment rétrogrades et stupides, certains d'entre eux nous considéraient comme des "décorateurs", il a fallu s'accrocher, jusqu'à la Grande Arche.



Jean DEWASNE

3) Développer tous les projets, avoir le plus possible de candidats valables pour remonter le niveau de toutes nos récompenses. Au dernier Salon des Artistes Français, nous avons



Georges MATHIEU

1) Je suis entré à l'Académie parce que je pensais qu'elle représentait encore le dernier lieu officiel pour défendre les Arts et qu'elle pouvait agir comme un contre-pouvoir auprès des politiques des Ministères de l'Education Nationale et de la Culture.

J'espérais avoir l'occasion de mener avec les confrères une action qui puisse rendre à l'Académie l'importance prestigieuse et le rôle déterminant qu'elle avait lors de sa création il y a plus de trois siècles.

D'autre part cette institution est exceptionnelle par la qualité et la diversité des échanges qui peuvent avoir lieu entre les membres des diverses sections, offrant des moyens rares de faire le point sur des problèmes de civilisation ou la Nation peut trouver ses avis, ses conseils, ses orientations.

2) Hélas, après avoir été assidu aux séances pendant dix ans, j'ai compris que les efforts étaient vains.

Du temps de M. Bondeville, l'Académie était animée par une volonté et une ambition. L'on convoquait les ministres ou leurs représentants, l'on exprimait nos doléances, nos vœux. Nous étions encore relativement écoutés et agissants.

Aujourd'hui l'influence de l'Académie est pratiquement réduite à zéro. L'admirable exposition à l'espace Cardin n'eut aucun écho dans la presse, ni dans aucun media.

3) Je n'ai plus aujourd'hui d'attente.

Ma dernière "prestation" - après huit ans d'absence - où je souhaitais faire le point sur la loi sur l'enseignement artistique, que j'avais imaginée en 1980 et que M. Chirac n'était pas parvenu à faire appliquer en 1988 faute de décrets d'application, fut censurée deux fois : je n'étais pas "politiquement correct". L'un des anciens Présidents me fit remarquer que les questions sérieuses devaient être traitées en coulisses et non pas en séance ! A quoi servent les séances ?

Jamais en vingt ans il ne me fut donné de parler d'esthétique. C'était interdit ! O mânes de Félibien !

Lorsque j'arrivais - contrairement à mes confrères - après avoir préparé une question d'actualité, elle était reléguée dans les "questions diverses", l'ordre du jour étant épuisé, lequel ordre du jour ne concernait la plupart du temps que des questions administratives ou la distribution des Prix.

Aucune chance ne fut jamais donnée au dialogue entre archi-

tectes, peintres et sculpteurs en dehors des commandes des architectes pour faciliter leur élection. Chacun restait enfermé dans son monde.

4) Elles sont nombreuses :

Déjà en 1976 lors de mon élection j'avais réclamé :

1 / Une réforme des statuts.

Abrogation de la loi Malraux, laquelle a retiré à l'Académie ses principales prérogatives.

Rétablissement du Prix de Rome.

Retour de la Villa Medici dans l'orbe de l'Académie.

Haute main de l'Académie sur l'Ecole Nationale des Beaux-Arts.

2 / Présence française à l'étranger.

Dénonciation de la carence de notre représentation aux Etats-Unis, au Japon, au Brésil, en Grèce..., le ministre des Affaires culturelles n'ayant jamais de possibilités d'action réelle hors de France, celles-ci étant théoriquement remplies par les délégations du Ministère des Affaires Etrangères.

3 / L'enseignement artistique à l'Education Nationale.

Rendre l'éducation artistique obligatoire dans tous les cycles de l'enseignement : écoles maternelles, primaires, secondaires, enseignement supérieur, Grandes Ecoles,



Polytechnique, Normale Supérieure, Sciences Politiques, Ecole Nationale d'Administration...

4 / Procéder à la réduction des pouvoirs dictatoriaux de l'Etat dans le domaine culturel.

Charles Le Brun avait créé l'Académie pour lutter contre le despotisme de la Maîtrise. Comme au XVIIe siècle, nous souffrons tous aujourd'hui, artistes, compositeurs, architectes, d'une emprise administrative sclérosante de la part des Affaires Culturelles et de la Direction de la Création artistique en particulier.

En 1986, à l'occasion de la nomination de M. Chirac comme Premier Ministre, j'avais réclamé dix mesures immédiates

dont :

- La suppression du ministère de la Culture remplacé par une Direction des Beaux-Arts.

- La suppression du Centre National des Arts Plastiques et le démantèlement de tous les organismes de gestion tels que F.N.A.C., F.R.A.C., F.R.A.M...

- La restitution dans leur autonomie des Manufactures Nationales : Gobelins, Sèvres, Mobilier National...

Aujourd'hui l'Académie - plus que jamais - se doit d'incarner la noblesse de son histoire et l'espérance des hommes.

Dans la triste situation de déchéance morale où nous sommes et de démission des autorités, il apparaît que notre décadence est plus grave que celle de l'Empire Romain.

Quel peut être notre recours ? Notre protecteur, le chef de l'Etat ?

Qui osera demain licencier les 15 000 inspecteurs de la Création, conseillers techniques et autres missionnaires qui ont été endoctrinés pour faire prévaloir auprès de nos municipalités et de nos Musées un pseudo-art dit "contemporain" lequel est l'héritier hégélien de Duchamp et de Kosuth ?

Le récent fiasco des Etats Généraux de l'Art Contemporain organisés par le Journal "Le Monde" et le ministère de la Culture a bien révélé le malaise où tous les participants ont

Complainte silencieuse
des enfants de Bogota
face à la mort,
alkyde sur toile,
150 x 340 cm, 1989
Collection de l'artiste

La section de Peinture comporte onze fauteuils, mais suite à plusieurs disparitions récentes, sept d'entre eux sont actuellement occupés. Bernard Buffet et Georges Rohner, absents, n'ont pu répondre à notre questionnaire. Peut-être auront-ils l'opportunité de le faire dans un numéro ultérieur. Quant à Arnaud d'Hauterives, il est certes membre de la section de Peinture mais en qualité de Secrétaire perpétuel il s'est déjà exprimé dans ces colonnes en ce qui concerne ses projets pour l'Académie des Beaux-Arts, et nous a longuement entretenu de ses passions et aspirations artistiques et personnelles.

Les œuvres présentées sont extraites du catalogue de l'exposition Aujourd'hui l'Académie des Beaux-Arts, organisée dans le cadre du bicentenaire de l'Institut de France



Durgā Mahisāsūramardī,
Epoque préangkorienne, style de Sambor
Prei Kuk, première moitié du VII^e siècle, grès
Phnom-Penh, Musée National

Angkor et dix siècles d'art khmer, l'exposition du Grand Palais, présente pour la première fois un ensemble des œuvres majeures de la sculpture du Cambodge ancien provenant des collections du musée national de Phnom Penh et du musée national des arts asiatiques - Guimet.

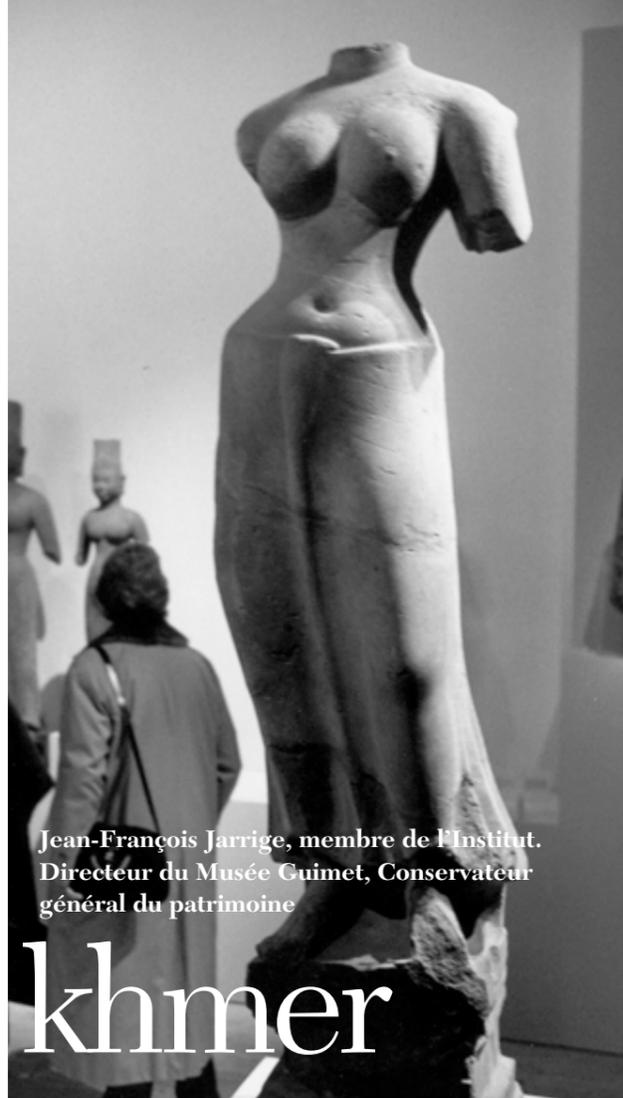
Cette exposition est aussi pour nous l'occasion d'évoquer la redécouverte du site d'Angkor, vaste zone de temples s'étendant sur plus de 400 kilomètres carrés, d'abord par des missionnaires dès le XVII^e siècle, puis par le naturaliste Henri Mouhot. C'est à la suite des expéditions dirigées par le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, de 1866 à 1868, que la France va commencer à s'intéresser directement aux monuments de l'ancien Cambodge. L'officier de marine Louis Delaporte, après la mort de Doudart de Lagrée, continue jusqu'en 1881 à conduire des expéditions qui lui permettront de rapporter des moulages des monuments et des sculptures originales qui constitueront le

Angkor et dix siècles d'art khmer

premier fonds du musée Indochinois du Trocadéro, créé en 1882. A partir de 1907, lorsque le Cambodge recouvrera sa suzeraineté sur ses provinces occidentales, jusqu'alors occupées par la Thaïlande, les autorités françaises créeront la Conservation d'Angkor qui, jusqu'au départ de Bernard-Philippe Groslier, au début de la tragique guerre civile des années soixante-dix, assurera l'étude et la protection des monuments khmers. Entre-temps, en avril 1920, le musée Albert Sarraut à Phnom-Penh avait été inauguré. Ce musée, devenu depuis le musée national de Phnom-Penh, abrite quelques-uns des plus grands chefs-d'œuvre de la sculpture khmère.

A Paris, à l'initiative de Philippe Stern, un des grands spécialistes de l'art khmer, les collections indochinoises du musée du Trocadéro ont été, à partir de 1920, progressivement transférées au musée Guimet. En 1938, le musée Guimet, après de vastes travaux d'aménagement, présente au public un exceptionnel ensemble de sculptures de l'ancienne Indochine. Le musée Guimet a d'ailleurs continué jusqu'à la guerre à recevoir quelques envois du Cambodge pour compléter ses collections, tout en envoyant des fonds pour aider à la restauration sur place des monuments de la région d'Angkor.

La réunion à Paris, au Grand Palais, d'un ensemble de pièces majeures du musée national de Phnom-Penh et du musée Guimet est donc un événement historique qui permet sans aucun doute de présenter le panorama le plus complet jamais montré de la sculpture khmère de ses origines jusqu'à la période d'abandon d'Angkor. On peut ainsi bien voir ce que le premier art khmer, dans sa période pré-angkorienne, doit à l'art bouddhique et hindouiste de l'Inde. Mais les grandes sculptures du VI / VII^e siècle des plus anciens royaumes du Cambodge montrent déjà un souci de conquête d'une troisième dimension. Avec la



Jean-François Jarrige, membre de l'Institut,
Directeur du Musée Guimet, Conservateur
général du patrimoine

période monarchique au début du IX^e siècle, la grâce juvénile des grandes divinités fait place à un art plus hiératique qui culmine à l'époque du style de Bakheng, du nom du premier temple montagne fondé sur le site d'Angkor en 893. Mais de nouveau, élégance et souplesse des formes réapparaissent dans le temple de Banteay Srei dans le 3^e quart du Xe siècle. L'exposition fait une large place à ce petit sanctuaire qui, à 25 kilomètres d'Angkor, est considéré à juste titre comme une des merveilles de l'art khmer (...).

L'exposition donne ensuite un aperçu de la sculpture à l'époque d'Angkor Vat, le chef-d'œuvre de l'architecture khmère, sous le règne du roi Suryavarman II dans la première moitié du XII^e siècle (...). Tous les personnages de l'époque du grandiose temple du Bayon possèdent un visage éclairé par un sourire dont la profondeur mystique constitue une admirable illustration d'une méditation sur la vacuité des choses, au moment même où la grandeur royale d'Angkor va s'achever. Quelques œuvres du XIV^e et XV^e siècles montrent cependant que, malgré le déclin de la puissance royale khmère sous les coups d'invasions successives des royaumes voisins, la sculpture cambodgienne, maintenant tournée exclusivement vers le bouddhisme du Petit-Véhicule, connaît encore de belles réussites.

le 7 mai 1997, Grande Salle des Séances

La politique culturelle est un objet étrange. Dans l'ordre des tâches dévolues à l'Etat, elle apparaît volontiers comme un élément superflu. Au fond, elle inquiète car elle associe deux domaines que l'on voudrait croire opposés l'un à l'autre : le pouvoir et l'imaginaire. Pourtant, l'Etat est-il à ce point étranger à l'édification de la culture ? Et de même, la culture ne peut-elle être parfois l'in-

Jean-Miguel Pire,
chercheur à l'Institut Universitaire
Européen de Florence.

Le volontarisme culturel de la monarchie de Juillet

Guizot et son intervention dans les Beaux-Arts, l'éducation et la recherche

strument du pouvoir politique ? N'existe-t-il pas entre ces deux extrêmes, une intimité singulière ?

En dépit de certains travaux éminents publiés au cours des dix dernières années, la politique culturelle et, en particulier, son histoire, demeure largement inexplorée. Réduite à la seule action du récent ministère des Affaires culturelles, créé en 1959, la politique culturelle fait ainsi rarement l'objet d'études prenant en compte des périodes plus longues, comprenant notamment l'Ancien Régime.

En France, la puissante tradition du mécénat royal et la création de nombreuses institutions "culturelles", aujourd'hui toujours existantes, attestent pourtant l'ancienneté, non seulement, de la politique culturelle (l'intervention de l'Etat dans les

Le gouvernement qui s'installe en 1830 ne peut ignorer la désagrégation caractérisant la société post-révolutionnaire. Or, la culture, et en particulier, le goût pour l'histoire, constituent des moyens privilégiés d'unification sociale.

Cela n'échappe pas à l'historien Guizot qui, comme ministre, va contribuer à rationaliser l'action culturelle de l'Etat en rassemblant sous une même tutelle les institutions existantes, en imposant une loi rendant l'instruction primaire obligatoire, en donnant à l'Académie des Beaux-Arts le plein contrôle des lieux de la formation (Ecole des Beaux-Arts et Académie de France à Rome) et de la reconnaissance artistique (Salon annuel), en créant de nouvelles institutions dont beaucoup seront explicitement dévolues à la production d'une mémoire nationale, en développant l'enseignement de l'histoire, en réformant l'Ecole des Chartes et, par dessus tout, en créant, à Versailles, un musée historique dédié "à toutes les gloires de la France".

S'inscrivant dans le vaste mouvement culturel né sous la Restauration et caractérisé par le goût de l'histoire, la "politique de la mémoire" engagée par la monarchie de Juillet se distingue par le choix qu'elle fait d'une exhaustivité scrupuleuse. [...] Accueilli par un réel succès public, le musée sombrera, après la chute du régime, dans une défaveur où domine le reproche fait au Roi-Citoyen d'avoir sacrifié le château à son seul dessein politique.

Travailler à la reconstruction d'une société dissoute en offrant à la Nation les cadres de sa mémoire - une mémoire désormais sans exception ni exclusive - tel est le legs du volontarisme culturel de la monarchie de Juillet. En dépit de son incapacité à pressentir l'avènement démocratique de la société, ce régime aura-t-il ainsi donné au principe de l'intervention culturelle de l'Etat, une légitimité qui, aujourd'hui encore, nourrit pleinement la réflexion présidant à l'actuelle refondation de la politique culturelle.

En œuvrant à l'émergence d'une identité historique créatrice d'unité, et à la création des objets qui permettent aux individus, non seulement, de construire leur personne, mais aussi de se reconnaître mutuellement comme les membres d'une même communauté d'esprit et de valeurs, la monarchie de Juillet fixe à l'Etat moderne des tâches auxquelles, par la suite, il n'a pu se dérober.

le 14 mai 1997, Grande Salle des Séances



L'historien Guizot

beaux-arts), mais d'un véritable "volontarisme" culturel (l'intervention de l'Etat dans les beaux-arts et dans les domaines "culturels" de l'éducation et de la recherche savante).

Largement méconnue et, jusqu'il y a peu, objet de dénigrement, la monarchie de Juillet constitue un moment privilégié du volontarisme culturel de l'Etat. Il apparaît en effet que cette période, caractérisée par une modernisation de la vie politique, de considérables développements sociaux et techniques, et par un immense foisonnement intellectuel et artistique, est le moment d'une intervention massive et délibérée de l'Etat dans les différents domaines de la culture : les beaux-arts, l'éducation, et la recherche.

Tout à la fois "le savant et le politique" du régime, François Guizot a fourni à ce volontarisme culturel ses justifications théoriques et son incarnation institutionnelle.

En 1426, Jan van Eyck est installé à Lille. Attaché au service de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, il accomplit pour lui des missions secrètes. Un jour Jan van Eyck loue, sans autorisation administrative préalable, un cheval, pour se rendre à Bruges. La Chambre des Comptes lui refuse le remboursement de sa dépense. Le duc casse cette décision. Il se garde bien - on ne « brûle » pas un agent... - d'invoquer la raison d'Etat. Il marque, sèchement, la hiérarchie des valeurs : « que l'on sache que je ne trouverai pas un aussi excellent maître en peinture que messire van Eyck, alors que je peux avoir autant de gens des Comptes comme je veux ! ». Six ans plus tard, l'« Agneau mystique » flamboie dans le chœur de Saint-

Jean-Philippe Lecat
Ancien Ministre de la Culture,
Président de l'Académie de France à Rome

Pour une refondation de la politique du patrimoine

Bavon de Gand...
La conception française de « Patrimoine » - profondément originale - est héritée de moments fortement marqués :

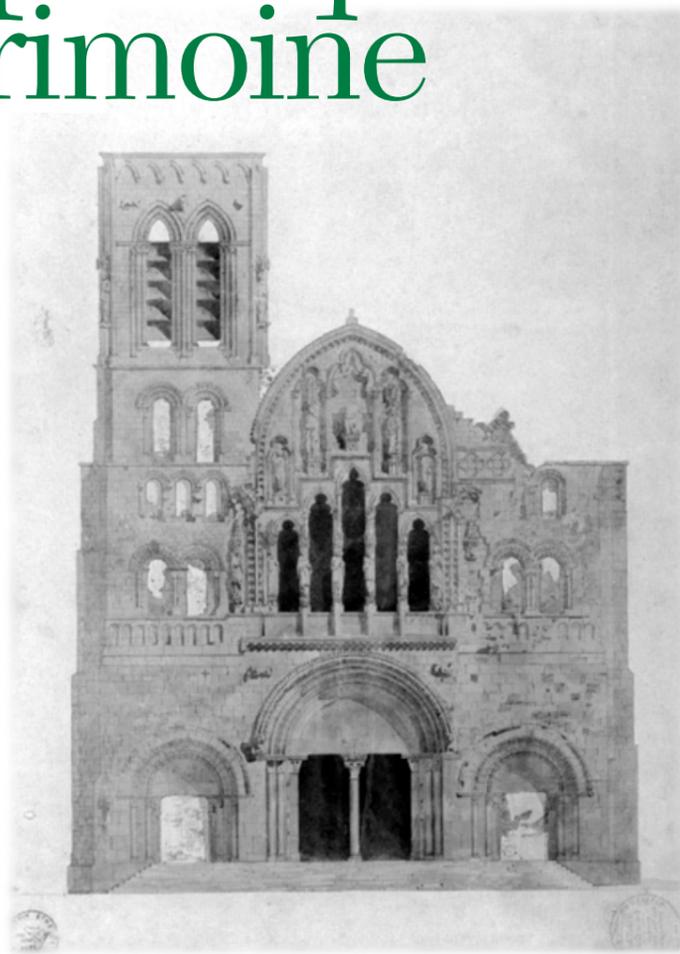
la conception des Princes pour qui « le pouvoir doit être beau » ; appropriation nationale des monuments du passé par les Révolutionnaires, partagés entre angoisse et messianisme ; quête des sources, de leur lecture et des moyens de leur permanence par les Romantiques ; réinvention par la mémoire collective - entre malentendu et nostalgie - du bouleversement, en un siècle si proche, du vieux et doux pays des moissons et des vendanges ; revendication, dont le flot monte, des identités ; globalisation équivoque - « tout est patrimoine » - : les usines en déshérence, l'« Hôtel du Nord », la cuisine, l'environnement naturel, les gènes...

Les structures administratives de la France ne peuvent plus assurer la synthèse nécessaire. Déjà à Paris comme dans les collectivités territoriales, les « gens des Comptes » proposent leur arbitrage...

L'Etat doit recentrer son action sur l'éducation de la sensibilité, la formation des cadres, la définition des normes, l'accueil - sans doctrine surtout ! - des créateurs. Il doit devenir « instituteur » et « internaute » ; garant inflexible ; Prince s'il le peut ! Le ministère de la Culture - qui serait mieux dénommé « des Affaires culturelles » - doit se mettre en situation d'assumer cette ambition, en renonçant, s'il le faut, à des compétences d'apparence.

C'est aux Français - réunis dans des dizaine de milliers d'organisations de droit public ou privé, divisés en mille chapelles, cent écoles et l'orgueilleuse et féconde solitude des vrais innovateurs, éclairés par les corps savants, dont Colbert et Bonaparte avaient su établir les principes - de prendre en main leur destin de peuple qui veut importer dans l'Histoire.

Une refondation de la politique du Patrimoine - dont certaines modalités peuvent être esquissées - permettrait de relever ce défi nouveau.



Viollet-le-Duc,
Vézelay, église de la Madeleine
avant restauration

le 18 juin 1997, Grande Salle des séances

les dessins de l'Académie des Beaux-Arts à Montpellier

L'invitation du Conseil Général de l'Hérault, l'Académie des Beaux-Arts a présenté, du 4 avril au 11 mai, une exposition de dessins, organisée par l'Association des Arts au Château d'O à Montpellier. 120 dessins réunis en la circonstance par Jean Cardot, Commissaire général, témoignaient du pluralisme et de la diversité des 54 membres et correspondants de l'Académie (peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, compositeurs, cinéastes, historiens d'art) dont le dénominateur commun est d'user, à un moment ou à un autre, du trait pour exprimer une pensée, une observation, une émotion.



Dessin de Federico Fellini

l'Académie des Beaux-Arts invitée

Le 23 juin, une visite privée de l'exposition consacrée à Paul Delvaux, au Musée des Beaux-Arts de Bruxelles, clôturait un programme important de visites et de rencontres commencé le 23 mars par l'exposition *Georges Braque* à l'Académie Royale de Londres.

A l'initiative de Mme de Saint-Pulgent, Directeur du Patrimoine, l'Académie fut invitée à visiter, le 25 mars, l'exposition présentée par le Musée des Monuments français *Années 30, l'architecture et les arts de l'espace*.

Le 27 mars, Jean Leclant, Secrétaire perpétuel des Inscriptions et Belles-Lettres, présentait à ses confrères de l'Académie des Beaux-Arts l'exposition *Soudan, royaume du Nil* à l'Institut du Monde Arabe.

Le 13 mai, à l'invitation de Françoise Cachin, Directeur des Musées de France, l'Académie visitait, dans les Galeries du Grand Palais, l'exposition *Angkor et dix siècles d'art khmer*.

A l'occasion de l'exposition des œuvres de leur confrère Paul Delvaux, membre associé étranger, des académiciens et correspondants ont visité le Musée d'Art Moderne de Bruxelles, guidés par leur confrère, Philippe Roberts-Jones, fondateur de cet établissement, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Belgique. Auparavant, le 28 mars, Arnaud d'Hauterives avait assisté à l'inauguration des locaux agrandis de la Fondation Paul Delvaux, à Saint-Idesbald, en Flandre.

Musée Marmottan

A compter du 1er octobre, exposition de 140 œuvres provenant du legs de Denis et Annie Rouart, collection dans laquelle figurent des tableaux de Berthe Morisot, Degas, Manet, Renoir, Monet, Corot...

Marius CONSTANT

A participé au jury du Concours International Van Cliburn (le plus grand concours de piano), qui s'est tenu au Texas du 22 mai au 9 juin.

Jean DEWASNE

A été élu membre associé étranger à l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique.

Au cours du voyage officiel du Président de la République en Amérique du Sud, une grande exposition *Le Maître de l'Impressionnisme* a été inaugurée par Jacques Chirac, Fernando Henrique-Cardoso, Président de la République du Brésil, et M. Philippe Douste-Blazy, alors Ministre de la Culture.

échanges : les collections de l'Académie dans les expositions internationales

Pour le vernissage, ces personnalités étaient accompagnées et guidées par M. Arnaud d'Hauterives, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts et Directeur du Musée Marmottan.

Pour cette grande manifestation, organisée par le Musée National des Beaux-Arts de Rio, le Musée Marmottan, fondation de l'Académie des Beaux-Arts, a prêté 40 tableaux dont 22 de Claude Monet.

Cette exposition qui a reçu 450 000 visiteurs s'est clôturée le 18 mai. L'ensemble des œuvres a ensuite été transporté à Sao Paulo pour être présenté jusqu'au 28 juillet au Musée des Arts « Assis Chateaubriand » dont les célèbres collections ont été constituées en grande partie avec Georges Wildenstein.

M. Arnaud d'Hauterives présidait le 27 mai le vernissage de cette exposition pour laquelle les organisateurs attendent le même nombre de visiteurs qu'à Rio de Janeiro, soit, pour ces deux manifestations, environ 1 million de visiteurs. Cette opération s'inscrit dans une démarche qui permet à l'Académie des Beaux-Arts, par des prêts d'œuvres et des échanges avec d'autres musées, d'entrer dans la circulation du patrimoine artistique mondial. C'est ainsi que *Vallée de Sasso* de Monet va être exposée au Kimbell Museum de Fortworth (Texas) et que d'autres toiles de cet artiste seront présentées à Londres à l'occasion d'une exposition sur Seurat ainsi qu'à la National Gallery.

les prix Pierre Cardin

Les Prix Pierre Cardin 1997 d'un montant de 50 000 F chacun, ont été décernés pour la cinquième année.

Peinture : **Franck Chalendar**

Sculpture : **François Weill**

Architecture : **Etienne Jacquin**

Musique : **Pierre Farago**

Gravure : **Jean-Pierre Tingault**

Prix de l'Académie des Beaux-Arts au Salon des Artistes Français

A l'occasion du **Salon des Artistes français 1997**, l'Académie des Beaux-Arts a attribué 12 prix de Peinture, 2 prix de Sculpture et 4 prix de Gravure. L'ensemble de ces récompenses représente une dotation de 235 000 F.

le prix de gravure Nahed Ojeh

Madame Nahed Ojeh vient de créer un Prix annuel de Gravure, doté de 100 000 F. Attribué par la section de Gravure de l'Académie des Beaux-Arts, le **Prix de Gravure Nahed Ojeh 1997** a été décerné à **Mario Avati**.

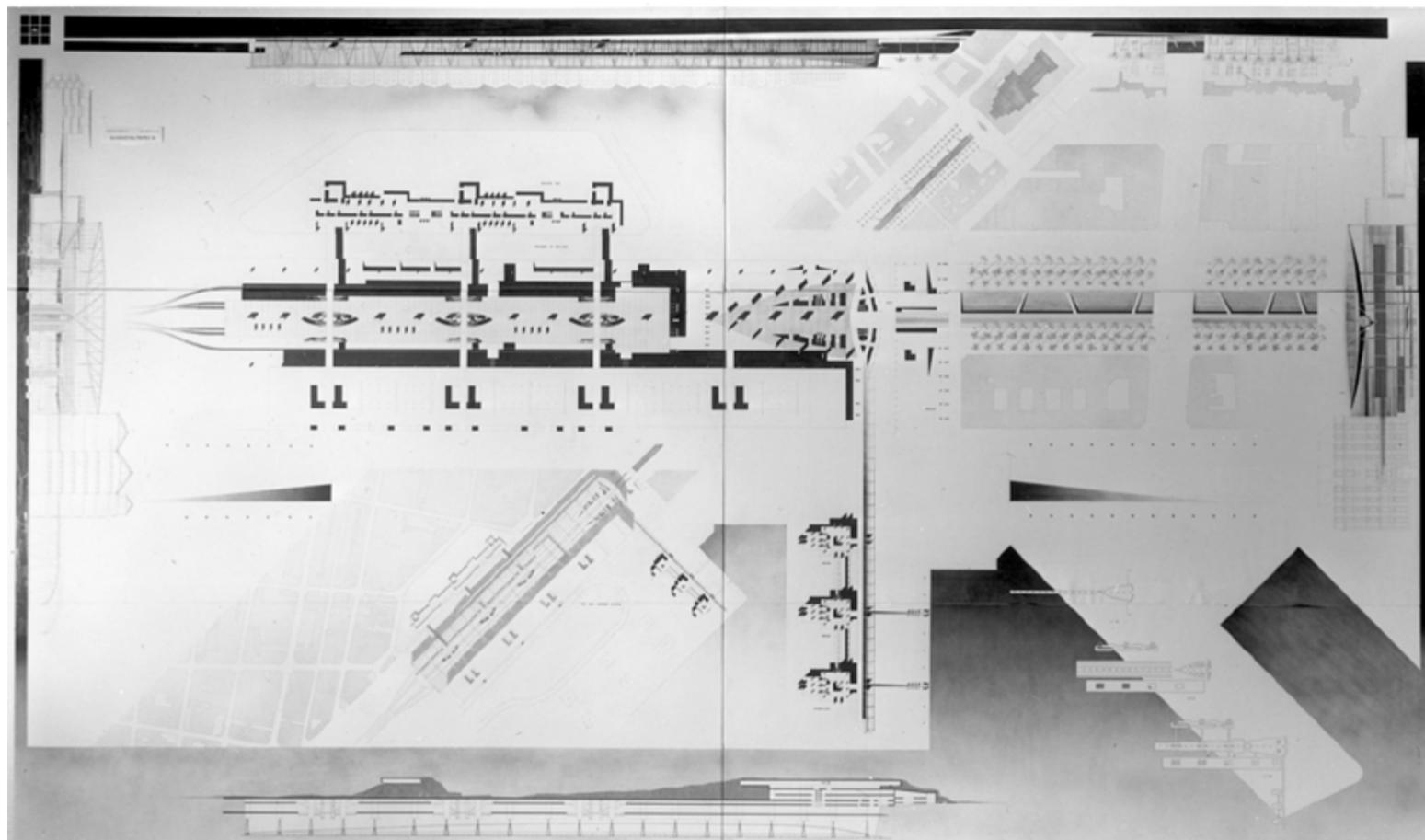
Cet artiste, de nationalité française, né à Boulogne en 1921, qui fit ses études à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, dans l'atelier de Robert Cami, s'est spécialisé dans la technique de "la manière noire". La qualité et la réputation de ses œuvres lui valent d'être présent dans de nombreux musées et grandes collections privées.

le prix de chant choral Liliane Bettencourt

L'Académie des Beaux-Arts vient de décerner son **Prix annuel de chant choral Liliane Bettencourt**, d'un montant de 250 000 F, à la **Maîtrise du Centre de Musique Baroque de Versailles**, dirigée par **Olivier Schneebeli**, dont le répertoire est principalement consacré à la musique française des XVIIe et XVIIIe siècles mais aborde également des œuvres des périodes musicales précédentes (Moyen-Age, Renaissance) et suivantes (âge classique, romantique, XXe siècle et contemporain).

Ci-dessous : Premier prix du Grand Prix d'Architecture

En bas : les trois lauréats



Au cours de sa séance du mercredi 30 avril, l'Académie des Beaux-Arts a proclamé les résultats de son **Grand Prix d'Architecture 1997**.

Ce concours didactique, créé en 1975, se base sur la composition. Il est ouvert aux architectes et étudiants en architecture, de nationalité française, âgé de moins de 30 ans.

Chaque année, l'Académie décide un sujet d'actualité qui met en situation les jeunes architectes et leur permet de

Des concurrents nombreux à la première épreuve ; des esquisses vigoureuses et pour beaucoup d'entre elles, pleines de promesses dans la deuxième épreuve ; un **Grand Prix à la fois modeste et clair, montrant une vraie personnalité d'architecte, des prix de qualité : on peut dire que le Grand Prix 1997 s'est bien passé. Mais comme toujours, il faut faire mieux :**

- inciter plus de concurrents à se présenter au premier tour, certainement cela a été et continuera d'être l'effort de tous les membres de la Section d'architecture.
- réfléchir aussi à la relative déception du troisième tour par rapport au second : certaines esquisses prometteuses n'avaient pas mûri ; certains candidats, croyant sans doute renouer avec de prétendues habitudes anciennes, avaient fait passer le "rendu" avant le projet, proposé une affiche au lieu de dessins d'architecture.

Nous veillerons à les en dissuader l'an prochain et à tout mettre en œuvre pour que le **Grand Prix de l'Académie demeure ce qu'il doit être : une épreuve ouverte à tous et qui s'inscrive dans la réflexion actuelle des jeunes architectes.**

Paul Andreu

le Grand Prix d'Architecture



faire preuve d'imagination et de connaissances dans la réalité de l'échelle de l'environnement.

Le thème du Grand Prix d'Architecture de l'Académie des Beaux-Arts 1997 était "Une Gare de T.G.V. et son environnement".

Ce concours comporte 3 épreuves dont les deux premières, de 12 heures chacune, concernent une esquisse en loge, la finale étant le rendu d'un projet d'architecture, présenté sur un châssis de 5m sur 3m.

Sur 213 inscrits, 173 ont participé à la première épreuve ; 20 ont été retenus pour la 2ème esquisse et c'est parmi les 10 candidats admis pour l'épreuve définitive que l'Académie des Beaux-Arts a attribué :

Le Grand Prix et Prix Charles Abella, d'un montant de 120 000 F à **Charles Villeneuve**, né en 1971 à Nantes, atelier Louis Schneider, Ecole d'Architecture de Paris Val-

de-Marne

Le Deuxième Prix et Prix André Arfvidson, d'un montant de 40 000 F à **Etienne Jacquin**, né en 1969 à Paris. Diplômé de l'Ecole Spéciale d'Architecture

Le Troisième Prix et Prix Paul Arfvidson, d'un montant de 20 000 F à **François Zab**, né en 1974 à Paris. Cycle DEFA, atelier Louis Schneider, Ecole d'Architecture de Paris Val-de-Marne

Les bourses de la Mutuelle des Architectes Français, d'un montant global de 150 000 F, ont été attribuées respectivement à :

Charles Villeneuve : 50 000 F, Etienne Jacquin : 50 000 F, Antoine Ricardou, Hervé Perez, François Zab, Daniel Pouzet, Hervé Griffon : 10 000 F chacun.

CALENDRIER DES ACADÉMICIENS

Maurice BEJART

Jérusalem, cité de la paix, spectacle de la Compagnie Ballet Béjart Lausanne, Création mondiale de *Voyage nocturne*, sur une musique traditionnelle islamique de Kudsi Erguner, *La Crucifixion*, musique d'Igor Stravinski et *Dibbouk*, musique de Joël Engels et Arnold Schoenberg, au Théâtre des Champs-Élysées à Paris, du 19 au 24 septembre. Spectacle de ballet au Teatro di San Carlo, Naples, du 2 au 5 octobre.

Jean CARDOT

participe aux *2es Rencontres d'Art Contemporain* à la Citadelle de Calvi (Corse), du 15 juin au 31 août.

Pierre CARRON

exposition collective à la Galerie Piltzer à Paris, du 5 juin au 19 septembre.

Albert FÉRAUD

expose à l'Espace Saint Pry, à Béthune, jusqu'au 7 juillet ainsi qu'au Centre d'Art Contemporain de Mont-de-Marsan (Landes), du 27 juin au 15 septembre. Participe à *Sculptures dans la Ville* à Vittel, du 1er juin au 31 août et à *Sculptures sous le soleil d'Antibes*, Port d'Antibes (Alpes-Maritimes), du 5 juillet au 30 septembre.

Jean-Louis FLORENTZ

Asmaria pour chœur mixte a capella par l'Ensemble vocal sous la direction de Michel Piquemal au Festival de Musique d'Hardelot (Pas-de-Calais) le 2 août, au Festival du Haut-Anjou (Maine-et-Loire) le 3 août, au Festival de l'Abbaye de Sylvanes (Aveyron) le 10 août.

Jean-Marie GRANIER

exposition de gravures et dessins intitulée *Féminaires*, à l'ancien archevêché-Musée des Beaux-Arts d'Uzès, du 19 juin au 1er septembre.

Arnaud d'HAUTERIVES

participe aux *2es Rencontres d'Art Contemporain* à la Citadelle de Calvi (Corse), du 15 juin au 31 août. Exposition au Musée de Tahiti, du 4 au 25 juillet.

Marcel LANDOWSKI

reprise de la *Messe de l'Aurore* avec les Chœurs Catalan, aux Iles Baléares (Palma de Majorque), le 6 juillet et du 24 au 27 juillet. Création mondiale de *A Sainte Dévote-Martyre et Bienheureuse*, Orchestre Philharmonique de Monte Carlo, le 20 juillet. Création mondiale de *Ouverture pour un Opéra Imaginaire*, Orchestre National de France, Festival de Musique de Besançon, le 12 septembre.

Marcel MARCEAU

au Festival de Salzbourg le 4 juillet. A Oguni (Japon) le 23 août. Création mondiale d'un nouveau spectacle au Prinz Regenter Theater (Munich), du 1er au 6 octobre.

Antoine PONCET

participe aux *Grands et Jeunes d'Aujourd'hui* à l'Espace Eiffel-Branly à Paris, du 3 au 16 juillet.

François STAHLY

Exposition de dessins au Centre Culturel Les Urbanistes à Fougères, du 26 avril au 17 août. Exposition-Rétrospective en Basse-Normandie : à Caen, Abbaye-aux-Dames, à Saint-Vaast-La-Hougue, Ile de Tatihou, à Crouettes-Vimoutiers, Prieuré Saint-Michel, du 15 juin au 15 septembre.

Peter USTINOV

réalise un documentaire (long-métrage) intitulé *Sur les pas de Mark Twain*, à partir de la mi-juillet et met en scène *Les trois oranges* de Prokofiev, au Théâtre du Bolchoï à Moscou, à partir de la mi-septembre.

Iannis XENAKIS

création mondiale de *Sea-change* pour orchestre par l'Orchestre Symphonique de la BBC sous la direction de Andrew Davies, œuvre nouvelle pour grand orchestre, commandée par la BBC pour le Festival Concerts de Promenade à Londres, Royal Albert Hall, le 23 juillet.

Page 1 : Séance publique sous la coupole de l'Institut de France

Ci-dessous : l'épée d'académicien de Federico Zeri



L'ACADEMIE DES BEAUX-ARTS

Secrétaire perpétuel : Arnaud d'HAUTERIVES

BUREAU 1997

Président : Jean CARDOT

Vice-Président : Christian LANGLOIS

SECTION I - PEINTURE

Georges ROHNER 1968
Bernard BUFFET 1974
Georges MATHIEU 1975
Jean CARZOU 1977
Arnaud d'HAUTERIVES 1984
Pierre CARRON 1990
Jean DEWASNE 1991

SECTION II - SCULPTURE

Jean CARDOT 1983
Albert FÉRAUD 1989
Gérard LANVIN 1990
François STAHLY 1992
Claude ABEILLE 1992
Antoine PONCET 1993

Section III - ARCHITECTURE

Marc SALTET 1972
Christian LANGLOIS 1977
Maurice NOVARINA 1979
André REMONDET 1979
Roger TAILLIBERT 1983
Paul ANDREU 1996

SECTION IV - GRAVURE

Raymond CORBIN 1970
Pierre-Yves TRÉMOIS 1978
Jean-Marie GRANIER 1991
René QUILLIVIC 1994

SECTION V - COMPOSITION MUSICALE

Marcel LANDOWSKI 1975
DANIEL-LESUR 1982
Iannis XENAKIS 1983
Serge NIGG 1989
Marius CONSTANT 1992
Jean-Louis FLORENTZ 1995

SECTION VI - MEMBRES LIBRES

Gérald VAN DER KEMP 1968
Daniel WILDENSTEIN 1971
Pierre DEHAYE 1975
Michel DAVID-WEILL 1982
André BETTENCOURT 1988
Marcel MARCEAU 1991
Pierre CARDIN 1992
Maurice BÉJART 1994

SECTION VII CRÉATIONS ARTISTIQUES DANS LE CINÉMA ET L'AUDIOVISUEL

Claude AUTANT-LARA 1988
Pierre SCHOENDOERFFER 1988
Jean PRODROMIDÈS 1990

ASSOCIÉS ÉTRANGERS

S.M.I. Farah PAHLAVI 1974
Andrew WYETH 1976
François DAULTE 1981
Ieoh Ming PEI 1983
Kenzo TANGE 1983
Yehudi MENUHIN 1986
Philippe ROBERTS-JONES 1986
Peter USTINOV 1987
Mstislav ROSTROPOVITCH 1987
Ilias LALAOUNIS 1990
Yosoji KOBAYASHI 1990
Andrzej WAJDA 1994
Antoni TAPIÉS 1994
Federico ZERI 1995

L'Académie des Beaux-Arts est l'une des cinq académies qui constituent l'Institut de France : l'Académie française, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'Académie des Sciences, l'Académie des Beaux-Arts, l'Académie des Sciences morales et politiques.